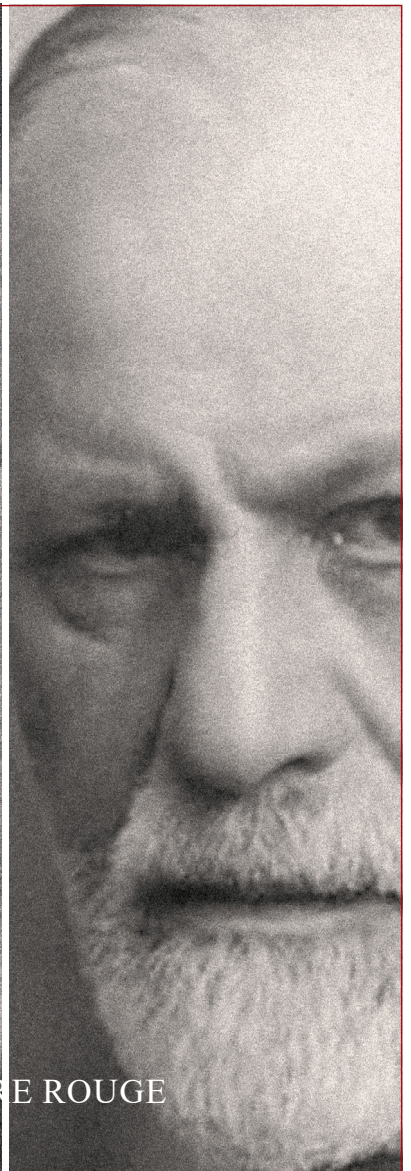
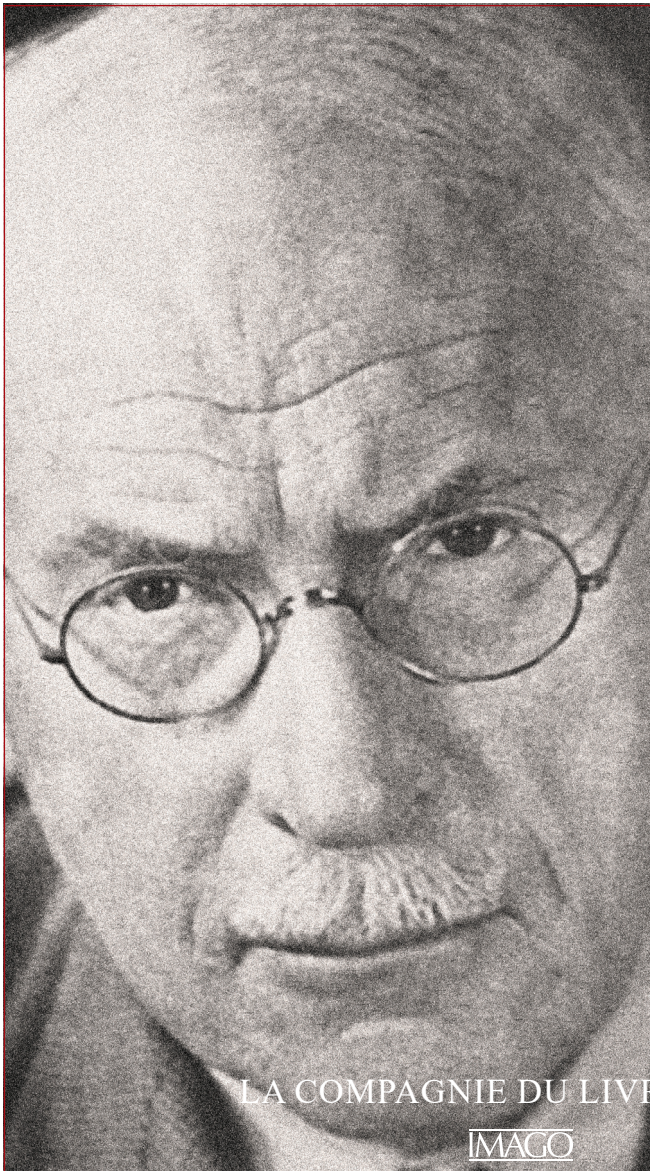


C. G. JUNG

Les Écrits sur Freud et la psychanalyse

(1901-1953)



LA COMPAGNIE DU LIVRE ROUGE

IMAGO

Les Écrits sur Freud
et la psychanalyse
(1901-1953)

*Ouvrage publié sous la direction de Bertrand Éveno,
éditeur en langue française du Livre Rouge de C. G. Jung.*

C. G. JUNG

Les Écrits sur Freud
et la psychanalyse
(1901-1953)

*Traduit de l'allemand
par Christine Maillard et Véronique Liard
Introduit et annoté par Florent Serina*

LA COMPAGNIE DU LIVRE ROUGE

IMAGO

Copyright © 1971 Walter Verlag AG, Olten.

Copyright © 2007 Foundation of the Works of C. G. Jung, Zürich.

Chapitres extraits de *Freud und die psychoanalyse* (GW 4), de *Über das Phänomen des Geistes in Kunst und Wissenschaft* (GW 15), de *Das Symbolische Leben* (GW 18).

« Les droits relatifs aux œuvres originales ont été légalement acquis ; si toutefois des revendications souhaitent être formulées, veuillez contacter l'éditeur, BPE Éditions / La Compagnie du Livre Rouge, à l'adresse eveno.bertrand@orange.fr ».

ISBN : 978-2-38089-147-8

© Éditions Imago, La Compagnie du Livre rouge, 2025, pour la traduction française
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

Avant-propos

Le volume que nous donnons à lire regroupe, pour la première fois en français, tous les textes où C. G. Jung prend publiquement position sur les idées de Freud et de son école. Articles dans les revues savantes, réponses à des auteurs, discours académiques, recensions de livres, préfaces, articles destinés au grand public, interviews, etc. s'échelonnent depuis 1901 (alors que les idées de Freud commencent à peine à être connues et que Jung ne l'a pas encore rencontré) jusqu'à 1953 (quatorze ans après la disparition de Freud). Les quatre grandes périodes de notre recueil montrent un Jung d'abord « freudien », puis qui développe des idées s'écartant de la *doxa* freudienne, qui ensuite exprime sa propre originalité, et porte enfin un jugement profond sur les lacunes philosophiques de Freud et sur, selon lui, ses limites conceptuelles.

Publiés par Jung de son vivant, ces vingt-quatre textes dont beaucoup étaient inconnus, oubliés, ou indisponibles, permettent enfin de compléter le dossier essentiel : comprendre pourquoi et comment les relations entre les deux penseurs, confiantes au début, se nuancent peu à peu puis viennent à diverger, toujours pour des raisons de fond. Après leur rupture intellectuelle actée en 1912, on lira les textes où Jung explique les raisons de leur opposition théorique et analyse les conceptions de Freud, jusqu'à cet hommage respectueux et digne – mais ne cédant rien sur le débat d'idées – qu'il écrit en 1939, quelques jours après la mort du fondateur de la psychanalyse.

Ces textes, certains complètement inédits, d'autres connus mais inédits en français, d'autres épuisés ou dispersés chez plusieurs éditeurs, viennent ainsi préciser et compléter plusieurs ouvrages publiés après le décès de Jung : la *Correspondance Freud / Jung* (connue dans une traduction française hélas approximative), les passages consacrés à Freud dans *Souvenirs, Rêves, Pensées* (prétendument *Ma Vie*), et plusieurs observations ou allusions dans divers ouvrages de Jung (*Séminaires, Correspondance, Cours donnés à l'École polytechnique fédérale de Zurich*).

En cette année du cent cinquantième de la naissance de C. G. Jung, nous nous sommes donné pour règle de fournir à tous les lecteurs de bonne foi de nouvelles pièces objectives, à porter au formidable débat d'idées qui, depuis un siècle, oppose les tenants de la psychanalyse selon Freud (puis Lacan), et ceux de la psychologie analytique selon Jung.

Les textes ont été traduits (ou retraduits) de l'allemand par les meilleures traductrices et spécialistes, Christine Maillard et Véronique Liard. Chaque texte est introduit et présenté par Florent Serina, qui a également composé la Bibliographie et l'Index des noms. Qu'ils soient tous ici vivement remerciés pour la qualité et la rigueur de leurs contributions.

Bertrand Éveno
La Compagnie du Livre Rouge

Afin de faciliter la lecture et un recours éventuel aux textes originaux, la numérotation des paragraphes suit exactement celle établie dans les volumes 4, 15, 18 des *GW* (*Gesammelte Werke*) et *CW* (*Collected Works*).

Pour les deux « Documents retrouvés » (p. 87 et p. 131) qui ne figurent pas dans *GW* et *CW*, les paragraphes ne sont pas numérotés dans la présente édition.

Les paragraphes et les passages **supprimés** par Jung sont indiqués en note [1907 ou 1909], alors que les passages et paragraphes **ajoutés ultérieurement** par Jung, notamment en 1949, figurent dans le texte principal entre crochets.

Les abréviations bibliographiques figurent à la page 407.

1.

I

SIGMUND FREUD, *SUR LE RÊVE* *

(1901)

Tirillé durant sa jeunesse entre son attrait pour les sciences et pour les humanités, Jung choisit finalement d'étudier la médecine. La lecture, en 1899, du Traité clinique de psychiatrie de Richard von Krafft-Ebing éveilla en lui le désir de se spécialiser dans l'étude du traitement des pathologies mentales. Fraîchement diplômé de la faculté de médecine de Bâle, Jung fut recruté, le 10 décembre 1900, en tant que médecin assistant à la clinique psychiatrique universitaire de Zurich, le Burghölzli, où Eugen Bleuler, à la suite de son prédécesseur Auguste Forel, cherchait à innover en matière d'hypnose et de psychologie.

Quelques semaines après son embauche, Bleuler demanda à son jeune assistant de rédiger un compte rendu d'un récent ouvrage de Freud, Sur le rêve, à l'usage de ses collègues. Publié dans la collection intitulée « Grenzfragen des Nerven und Seelenlebens » (« Questions aux frontières de la vie nerveuse et de la vie de l'âme ») dirigée par L. Löwenfeld et H. Kurella (Wiesbaden, J. F. Bergmann, 1901, pp. 307-344). Über den Traum (Sur le rêve) est une sorte de condensé du volumineux Die Traumdeutung, paru à la toute fin de l'année 1899. Ce texte manuscrit de Jung, daté du 25 janvier 1901, a été publié pour la première fois en 1981 dans le volume 18 des GW (§ 841-870).

Les années suivantes, Jung évoqua à quelques reprises dans ses écrits les études freudiennes sur l'hystérie et le rêve. Mais pour construire sa thèse sur les phénomènes dits occultes, soutenue en avril 1902 sous la direction de Bleuler, Jung puisa surtout son inspiration chez Théodore Flournoy, en particulier dans son ouvrage Des Indes à la planète Mars (1899), dans divers travaux de l'école de psychopathologie française (Eugène Azam, Alfred Binet, ou Pierre Janet) et chez différents auteurs anglo-américains (Alexander Bain, William James, Frederic W. H. Myers ou Morton Prince). Six mois après, Jung partit à Paris pour suivre les leçons de Janet au Collège de France, et rencontrer Binet avec qui il

* Traduit de l'allemand par Christine Maillard.

envisagea d'effectuer une série d'expériences sur les associations d'idées, avant de devoir y renoncer, ce dernier exigeant que leurs travaux soient exclusivement réalisés en français.

F. S.

*

841 Freud propose d'abord une brève présentation de son travail. Il explicite les différentes conceptions du rêve ayant existé au cours de l'histoire.

1. L'ancienne hypothèse « mythologique », qu'il faudrait plutôt qualifier de *mystique*, d'après laquelle le rêve est conçu comme l'expression, porteuse de sens, d'une âme délivrée des liens de la sensualité ; soit l'entité psychique transcendante produit le rêve par elle-même, comme le supposait encore Schubert, soit elle constitue un principe de médiation entre la conscience et la divinité qui se révèle.

2. La nouvelle hypothèse, émise par Scherner et Volkelt, selon laquelle les rêves doivent leur existence à l'effet de forces psychiques qui sont inaccessibles pendant la vie diurne.

3. La conception critique moderne, d'après laquelle les rêves sont provoqués par des influx qui stimulent partiellement le cortex cérébral, provoquant ainsi l'activité onirique. Enfin :

4. L'opinion commune, selon laquelle les rêves auraient tout de même un sens plus profond, voire pourraient prédire l'avenir. Freud se rapproche en partie de cette conception, dans la mesure où il ne veut pas dénier au rêve un sens plus profond et qu'il veut concéder quelque légitimité à la méthode populaire d'interprétation du rêve, qui réinterprète les images oniriques en leur attribuant la qualité de symboles et un contenu signifiant caché.

842 Au début de ses explications, Freud compare le rêve aux idées obsessionnelles qui apparaissent à la conscience comme étranges et inexplicables.

843 La psychothérapie des idées obsessionnelles propose une clé pour y voir clair dans les représentations oniriques. De la même façon que l'on attire l'attention du patient sous l'emprise d'une idée obsessionnelle afin qu'il produise des associations libres pour tout ce qui lui vient à l'esprit à propos de la représentation qui domine ses pensées, on peut essayer soi-même de prêter attention à tout ce que l'on associe spontanément aux représentations oniriques en laissant se manifester sans aucune censure tout ce que l'on est habitué à considérer comme dénué de valeur et comme dérangeant. Il s'agit là de toutes les représentations psychiques dénuées de valeur, de perceptions instantanées qui ne sont pas accompa-

gnées du sentiment d'une valeur plus profonde, et des éléments qui nous viennent à l'esprit chaque jour en très grand nombre.

844 Exemple p. 310¹. Sur la base des résultats de cette méthode Freud suppose que le rêve est une sorte d'ersatz, c'est-à-dire qu'il viendrait en lieu et place, symboliquement, de certains enchaînements de pensée souvent reliés à des affects vivants. Le mécanisme de ce remplacement est pour l'instant encore peu clair. Toutefois il peut revendiquer la qualité d'un processus psychologique particulièrement important, après que les segments de début et de fin du processus ont été fixés au moyen de la méthode suggérée. Freud appelle le contenu du rêve tel qu'il se présente à la conscience, le « contenu manifeste du rêve ». Les matériaux oniriques ainsi que les présumés psychologiques du patient, c'est-à-dire toutes les représentations qui restent soustraites à la conscience et ne sont révélées que par l'analyse, sont appelés « contenu latent du rêve ». Le processus synthétique, qui met en évidence le rêve lui-même comme unité composée de représentations multiples non reliées entre elles, ou seulement de manière superficielle, est appelé « le travail du rêve ».

845 À partir de là se posent deux questions cardinales : 1. Quel est le processus psychique qui fait que le contenu latent du rêve passe vers le contenu manifeste ?
2. Quelle est la raison de cette transformation ?

846 Dans le cas de certains rêves, le contenu latent n'est pas ou à peine dissimulé ; ces rêves ont un caractère logique et compréhensible car le contenu latent est pratiquement identique au contenu manifeste. Les rêves d'enfants sont souvent de cette nature, car l'univers mental des enfants est essentiellement rempli de représentations à caractère sensuel et visuel. Plus les pensées des adultes deviennent complexes et abstraites, plus leurs rêves deviennent en général confus. Il est donc rare de trouver chez eux un rêve entièrement transparent et cohérent. Il est fréquent que les rêves des adultes fassent partie des rêves porteurs de sens et d'une organisation logique, mais qui restent incompréhensibles, dans la mesure où leur sens ne peut être adapté aux représentations de l'univers diurne du patient. Mais le plus grand nombre, et de loin, appartient à la catégorie des rêves confus, incohérents, qui, par leur caractère absurde et impossible, suscitent un sentiment d'étrangeté. Ce sont ceux-là également qui se sont les plus éloignés de leur origine, à savoir du contenu latent du rêve, ce sont eux qui lui ressemblent le moins et sont de ce fait difficiles à analyser et qui, à l'inverse, ont nécessité le plus grand investissement d'énergie psychique transformatrice afin d'opérer leur synthèse.

847 Les rêves d'enfants, avec leur clarté et leur transparence, sont les moins concernés par les effets transformateurs du travail du rêve. C'est pourquoi leur nature est assez explicite ; il s'agit le plus souvent de rêves exprimant un désir.

- 848 L'enfant qui a faim rêve de nourriture, un plaisir qui lui a été refusé la veille est assouvi la nuit en rêve, etc. Il s'agit en effet chez les enfants d'objets simples, faisant appel aux sens, et de désirs élémentaires, et pour cette raison le rêve est lui aussi d'une grande simplicité. Lorsqu'il s'agit chez les adultes d'objets du même type les rêves sont également très simples. Font avant tout partie de cette catégorie les rêves dits de commodité, qui se produisent en général juste avant le réveil. Par exemple, si c'est le moment de se lever, on rêve que l'on est déjà debout, que l'on se lave déjà, que l'on s'habille et que l'on est déjà au travail. Si un examen est prévu, on se voit déjà en plein milieu de celui-ci. Chez les adultes toutefois, même des rêves qui apparaissent comme très simples sont souvent assez compliqués, lorsque plusieurs désirs entrent en collision et influencent réciproquement la formation du rêve.
- 849 Pour les rêves d'enfants et les rêves de commodité de l'adulte, l'auteur énonce la formule suivante : « Une pensée formulée dans l'optatif est remplacée par une vision formulée au présent². »
- 850 La deuxième des questions précédemment posées, à savoir ce qui motive la transformation du contenu latent en l'image onirique concrète, trouve le plus facilement une réponse dans ces cas simples : apparemment la satisfaction représentée dans le rêve diminue l'intensité du désir croissant et plein d'affect ; et ainsi le désir ne réussit pas à briser ce qui l'entrave et à réveiller l'organisme qui se trouve au repos. Dans de tels cas le rêve remplit la fonction d'un gardien du sommeil.
- 851 La première des questions posées, celle qui concerne le processus du travail du rêve, trouvera sa réponse par l'analyse des rêves considérés comme confus.
- 852 Lors de l'analyse d'un rêve confus, il est d'abord frappant de voir à quel point le matériau onirique latent est plus vaste que l'image onirique qui en résulte. À chaque représentation composant le rêve sous sa forme manifeste s'associent, dans l'analyse, au moins trois ou quatre autres représentations qui ont quelque chose en commun. La représentation onirique correspondante réunit dans de nombreux cas en elle les diverses caractéristiques des représentations qui sont en son fondement. Freud compare une telle représentation onirique aux photographies de famille conçues par Galton, où plusieurs clichés se superposent. Cette concentration de diverses représentations en une seule est appelée par Freud « condensation ». C'est à ce processus que de nombreuses images oniriques doivent leur caractère indéfini et flou. Le rêve ne connaît pas d'alternative en « ou bien, ou bien », mais seulement un « et ».
- 853 Le cas suivant se présente souvent : lors d'une observation superficielle, on remarque que deux représentations réunies en une même image n'ont en fait rien en commun. Mais si l'on approfondit la chose il apparaît que le rêve, lorsqu'il

n'y a pas de *tertium comparationis*, se met à en créer un en commençant généralement par l'expression verbale des représentations en question. Dans certains cas, de telles représentations dissemblables ont une expression verbale qui semble les rapprocher, par exemple lorsque les expressions riment entre elles ou bien si elles peuvent être confondues lorsqu'on n'y prête pas assez attention. Le rêve fait usage de cette possibilité pour créer un quiproquo et ainsi il réunit ce qui est séparé. Dans d'autres cas, le rêve n'utilise pas simplement de telles astuces, mais procède de manière quasi poétique, s'exprime en tropes et en métaphores, crée des symboles et des allégories, tout cela afin de recouvrir les contenus d'un voile qui les dissimule fallacieusement. C'est le processus de condensation qui crée ces figures monstrueuses, encore plus étonnantes que les êtres fabuleux des contes orientaux. Si nous sommes aussi prosaïques dans la vie quotidienne, pense un philosophe contemporain, c'est parce que nous gaspillons autant d'imagination poétique dans les rêves. Les figures apparaissant dans un rêve confus sont essentiellement des constructions mixtes (exemple p. 321 ³).

854 Les matériaux oniriques latents sont représentés dans l'état manifeste du rêve par ces constructions mixtes, que l'on appelle les éléments du rêve. Ces éléments ne se présentent pas de manière incohérente mais sont reliés entre eux par une « pensée onirique » qui les associe les uns aux autres, ce qui signifie qu'ils constituent souvent des modalités d'expression diverses d'une seule et même pensée dominante.

855 Ces éléments déjà assez compliqués peuvent expliquer une bonne partie de la confusion et du caractère incompréhensible du rêve, mais non pas tout ce qui le concerne. Jusqu'ici il ne s'est agi que du côté visuel du rêve. La part des sentiments et des affects, qui jouent un très grand rôle, n'a pas encore été prise en compte.

856 Si nous analysons un rêve, nous accédons finalement, par l'association libre, à des contenus de pensée qui ont été importants pour nous récemment ou dans un passé plus lointain et qui sont, en conséquence, investis d'un sentiment de valeur à la mesure de ces enjeux. Par le processus, que nous avons expliqué, de la condensation et de l'interprétation, des représentations accèdent à la scène du rêve, dont le caractère particulier pourrait inciter le rêveur à la critique et au refoulement, comme cela arrive effectivement dans l'état de conscience diurne. Mais ceci est empêché par le côté affectif du rêve, qui pourvoit les éléments du rêve de sentiments qui constituent un contrepoids à toute la critique, de manière tout à fait analogue aux idées obsessionnelles, par exemple l'agoraphobie, qui se manifeste par un affect d'angoisse très contraignant, affirmant ainsi sa position usurpée par rapport à la conscience.

- 857 Freud suppose que les affects se déplacent depuis les éléments des matériaux oniriques latents jusqu'à ceux du rêve sous sa forme manifeste et contribuent ainsi à parachever la dissemblance entre l'état latent du rêve et son état manifeste. C'est ce processus que Freud appelle « le déplacement » ou, en langage moderne, l'inversion des valeurs psychiques.
- 858 C'est au moyen de ces deux principes que l'auteur croit pouvoir expliquer de manière suffisante le caractère obscur et confus d'un rêve, qui se meut dans le cadre d'un matériel de représentations simple et concret. Ces deux hypothèses projettent une lumière nouvelle sur ce qui provoque le rêve et sur le lien entre le rêve et l'état de veille. Pour certains rêves, le lien avec l'état de veille est tout à fait évident, et une impression significative reçue dans l'état de veille joue alors le rôle de ce qui provoque le rêve. Mais bien plus souvent, c'est un événement en lui-même tout à fait indifférent, souvent stupide, qui provoque le rêve et qui, en dépit de sa totale absence de valeur, est tout de même en mesure de donner lieu à de longs rêves chargés d'affects. Dans de tels cas, l'analyse nous ramène en arrière vers des complexes de représentations, lesquels, tout en étant souvent dépourvus de valeur, sont associés à des impressions issues du monde diurne très importantes, et ceci grâce à quelques relations tout à fait secondaires. Ces éléments secondaires apparaissent dans le rêve au premier plan et semblent en imposer, tandis que ce qui est le plus significatif est entièrement soustrait à la conscience du rêve. Le véritable élément à l'origine du rêve n'est pas le moment sans importance et secondaire, mais l'affect puissant qui se trouve à l'arrière-plan. Mais pourquoi l'affect délaisse-t-il en quelque sorte les représentations qui lui sont associées et fait-il émerger à la conscience à leur place les éléments dépourvus de valeur ? Pourquoi, dans l'activité onirique, l'intellect s'efforce-t-il de rassembler ce qui n'est que contingent et sans importance en provenance de tous les coins de la mémoire, de traiter ces matériaux et d'en construire une astucieuse composition d'images ?
- 859 Avant que Freud ne s'attelle à la résolution de cette question, il essaie encore de mettre au jour d'autres acquis du travail du rêve, afin de faire la lumière sur les fonctions du rêve et sur ses finalités.
- 860 Les matériaux qui sont au fondement du rêve regroupent chez les adultes, par-delà de simples images de souvenirs de nature optique ou acoustique, également de nombreux éléments abstraits, que l'on ne peut pas, sans autre forme de procès, faire accéder à la représentation dans la sphère des sens. Une difficulté nouvelle surgit lorsque l'on veut tenir compte de la nécessité de représenter le contenu du rêve, et que celle-ci influence la performance du rêve. L'auteur se livre ici à une petite digression et décrit la manière dont le rêve transpose des relations d'ordre

logique ou bien une représentation d'ordre visuel dans des images accessibles aux sens. Les observations qu'il fait à ce sujet n'ont pas de signification particulière pour sa théorie ; elles ne font que réhabiliter le rêve aux yeux du public, alors qu'il était tombé en discrédit.

861 Mais un apport très significatif du travail du rêve est ce que l'auteur qualifie de « composition du rêve ». D'après sa définition, il s'agit d'une sorte de per-laboration qui touche la masse désordonnée des éléments du rêve au moment de leur apparition, une véritable dramatisation qui répond souvent à toutes les règles de cet art : l'exposition, la péripétie et la résolution du conflit. Le rêve, comme le dit l'auteur, est ainsi doté d'une façade qui ne recouvre pas son contenu de tous les côtés. D'après Freud, cette façade est le point culminant du malentendu dans la mesure où, de cette manière, l'illusion qui résulte du jeu des éléments du rêve est systématisée et placée dans un réseau de connexions fiables. Freud pense trouver la raison de l'agencement final du contenu du rêve dans la nécessité d'être accessible à la compréhension. Il aime à considérer le producteur du rêve comme un diabolin facétieux qui voudrait persuader le dormeur de la plausibilité de ses intentions.

862 Mis à part ce dernier effet du travail du rêve, qui ne se manifeste pas toujours, ce que crée le rêve n'est rien de nouveau ni de particulièrement élevé du point de vue intellectuel. Tout ce que l'on trouve de bon et de vrai dans l'image onirique peut être découvert déjà dans les matériaux latents. Et pour ce qui est de la composition du rêve, il devrait être probable qu'elle résulterait d'un effet direct de l'abaissement du niveau de conscience, visant à une explication illusoire et passagère des hallucinations oniriques.

863 Nous en venons à présent à la dernière question : pourquoi le rêve effectue-t-il ces diverses tâches ? Lors de l'analyse de ses rêves, l'auteur a rencontré des pensées, soit fugitives et vite oubliées, soit directement désagréables, qui ne s'étaient rapprochées de la conscience que pour être tout de suite à nouveau refoulées. Pour qualifier l'état de ces pensées, il utilise le terme de « refoulement ».

864 Pour expliquer la notion du refoulement l'auteur présuppose qu'il y aurait deux instances différentes présidant à la formation des pensées ; la première aurait un accès direct à la conscience, la seconde ne pourrait y parvenir que par l'intermédiaire de la première. Et plus précisément, à la frontière du conscient et de l'inconscient se trouve une censure active à l'état de veille, et elle opère la régulation du flux des pensées vers la conscience en retenant toutes sortes de pensées non essentielles et mal considérées pour quelque raison que ce soit, et ne laisse passer vers la conscience que ce qui lui convient. Dans l'état de sommeil, ce qui a été

refoulé durant la journée prend momentanément le dessus, et la censure doit céder et trouver un compromis : le rêve. L'auteur ne cherche pas à se dissimuler le caractère trop schématique et anthropomorphe de cette conception, mais se console avec l'espoir qu'un beau jour l'élément de corrélation objectif à cette situation sera trouvé, sous une forme quelconque, organique ou fonctionnelle.

865 Ce sont souvent des pensées à caractère spécifiquement égoïste qui parviennent, affaiblies dans l'état de sommeil, à franchir le mur de la censure, des sentiments éthiques et de la critique. Mais la censure n'est pas abolie, seule son efficacité est amoindrie, de telle sorte qu'elle exerce toujours une certaine influence sur la formation des pensées oniriques. Le rêve constitue la réaction de la personnalité à l'ingérence de pensées non contrôlées. Son contenu est fait de pensées refoulées, qui accèdent à la représentation de manière déformée et déguisée.

866 L'exemple des rêves compréhensibles et qui ont du sens montre que leur contenu concerne la plupart du temps la réalisation d'un désir. Il en est de même des rêves difficiles à comprendre et confus. Ils recèlent également la réalisation de désirs refoulés.

867 En fonction de ces éléments, les rêves se classent en trois catégories :

1. Ceux qui représentent et réalisent un désir non refoulé de manière non dissimulée ;

2. Ceux qui représentent et réalisent un désir refoulé de manière dissimulée. Freud classe dans cette catégorie la plupart des rêves ;

3. Ceux qui représentent un désir refoulé de manière non dissimulée. De tels rêves sont, paraît-il, accompagnés de crainte. Cette crainte serait l'ersatz pour la déformation qu'apporte le rêve.

868 Par cette conception de la performance du rêve comme compromis, nous en arrivons à l'explication du rêve en général. La conscience éveillée, lorsqu'elle plonge dans le sommeil, cède également sur le plan de l'énergie investie pour les résistances contre la sphère du refoulé. Mais de même que le sujet, dans l'état de sommeil, continue de disposer d'un pouvoir d'attention à l'égard d'impulsions sensorielles en provenance de l'extérieur, et grâce à celles-ci, est en mesure de neutraliser les influences perturbatrices du sommeil par des rêves à l'action dissimulatrice et distordante, de la même manière l'influx qui émane de l'intérieur, de la sphère psychique inconsciente, est lui aussi paralysé par la formation d'un compromis, c'est-à-dire par un rêve du même type, lui aussi distordant. L'objectif est dans un cas comme dans l'autre le même, à savoir la préservation du sommeil. C'est ainsi que Freud appelle le rêve « le gardien du sommeil ». Ce qu'on appelle les rêves éveillés apporte de beaux témoignages de cette conception, car ils sont qua-

siment inépuisables quant à l'invention et à la distorsion, qui doivent nous garantir la poursuite du sommeil.

869 Les rêves confus sont moins clairs à cet égard, mais Freud affirme qu'avec de l'application et de la bonne volonté, il est possible pour ceux-ci également d'y détecter des désirs refoulés. Il défend en cela un point de vue quelque peu unilatéral, dans la mesure où le désir, tout comme son inversion, à savoir la crainte refoulée, peuvent tous deux être à l'origine du rêve ; cette dernière, lorsqu'elle est représentée sans fard et même souvent de manière exagérée, fait douter de l'explication téléologique du rêve que nous avons suggérée.

NOTES

1. NDE : *OC V*, pp. 27-28.

2. NDE : *OC V*, p. 34 : « Une pensée qui existe à l'optatif est remplacée par une vision au présent. »

3. NDE : *OC V*, pp. 38-39.

II

LA THÉORIE DE FREUD SUR L'HYSTÉRIE RÉPONSE À LA CRITIQUE D'ASCHAFFENBURG* (1906)

À l'instigation d'Eugen Bleuler, Jung et son collègue Franz Beda Riklin développèrent à partir de 1903 un nouveau test d'« associations verbales ». Remarquant que les temps de réaction de leurs patients variaient lorsqu'ils étaient confrontés à des mots évoquant des expériences personnelles douloureuses, ils forgèrent la notion de gefühlsbetonte Komplexe (« complexes à haute charge émotionnelle »), pour désigner des fragments psychiques fortement investis affectivement, dissociés de la conscience, et organisés autour d'un noyau central auquel se rattachent de façon constellée de multiples associations secondaires. Leurs premiers travaux, compilés en 1906 dans un volume intitulé Diagnostische Associationsstudien (Études diagnostiques d'association) attirèrent rapidement l'attention de nombreux chercheurs. Indépendamment de la toute jeune psychanalyse, Jung acquit bientôt une certaine renommée au-delà des seules frontières helvétiques, passant en l'espace de quelques années du statut de guérisseur local à celui d'étoile montante de la psychiatrie européenne.

Se confrontant toutefois aux limites des méthodes expérimentales et statistiques, Jung, nommé en 1905 adjoint au chef de service du Burghölzli et privat-docent à l'université de Zurich, se tourna vers l'étude et la pratique de différentes méthodes psychothérapeutiques. L'année précédente, Bleuler était entré en correspondance avec Freud pour lui demander de le guider dans l'autoanalyse de ses rêves, et introduire la psychanalyse dans son établissement. Freud n'avait pas encore détaillé les spécificités de sa technique, si bien que ses écrits souffraient, aux yeux des psychiatres zurichois, d'un certain flou. Jung a ainsi d'abord favorisé l'emploi d'un ensemble de méthodes telles que l'autoanalyse, l'abréaction et l'association libre, combinées à d'autres approches telles que l'hypnose, la suggestion et l'expérience des associations. Il oscilla de surcroît quelque temps entre son attrait

* Traduit de l'allemand par Véronique Liard.

pour les théories du neurologue autrichien et son attachement à la psychopathologie de langue française. Convaincu néanmoins que les conceptions freudiennes confortaient le fruit de ses recherches, il renonça bientôt à la pratique de l'hypnose et de la suggestion au profit d'une méthode proche de celle alors pratiquée à Vienne. En avril 1906, Jung envoya à Freud un exemplaire de ses études diagnostiques d'association. Ce dernier lui répondit de façon enthousiaste, espérant qu'il sera « souvent amené à [le] confirmer », mais aussi « volontiers corrigé » (F/J, F 1). Six mois plus tard, les deux hommes entamaient par voie épistolaire une collaboration qui allait durer près de sept ans, et Jung commença à endosser le rôle de défenseur des théories freudiennes auprès de ses collègues suisses et allemands.

À cette époque, Jung était notamment en rapport avec le psychiatre et universitaire allemand, Gustav Aschaffenburg (1866-1944), qui dirigeait alors la Monatschrift für Kriminalpsychologie und Strafrechtsreform (Revue mensuelle de psychologie criminelle et de réforme du droit pénal). Connaissant son intérêt grandissant pour les théories viennoises, ce dernier l'aurait averti de son intention de mener « une avancée “énergique” » contre Freud, et mis en garde contre « une trop grande implication dans les affaires freudiennes » (lettre à D. Bezzola, 26 juillet 1906, Institut für Medizingeschichte, université de Berne). Dans son rapport au Congrès des psychiatres d'Allemagne du Sud le 27 mai 1906 à Baden-Baden, rapport paru en septembre dans la Münchener medizinische Wochenschrift (Revue médicale hebdomadaire de Munich), Aschaffenburg condamna en effet la méthode freudienne, la jugeant « erronée, indécente et inefficace ». Le 3 novembre de la même année, lors d'un rassemblement des neurologues et psychiatres du sud-ouest de l'Allemagne à Tübingen, Jung saisit une occasion au cours des débats pour affirmer son soutien à Freud (F/J, 6 J). Quelques semaines plus tard, paraissait sa réponse à Aschaffenburg dans l'hebdomadaire médical munichois (« Die Hysterielehre Freuds : Eine Erwiderung auf die Aschaffenburgsche Kritik », LIII, 47, 20 novembre 1906, pp. 2301-2302). Ce texte, resté inédit en français jusqu'alors, marque l'entrée décisive de Jung aux côtés de Freud et le début de son orientation psychanalytique.

F. S.

*

- 1 Si j'essaie de répondre à la critique globalement modérée et prudente qu'Aschaffenburg¹ a adressée à la doctrine freudienne de l'hystérie, c'est dans l'espoir d'empêcher qu'on jette le bébé avec l'eau du bain. Aschaffenburg ne prétend certes nulle part que l'importance de Freud se limiterait à la doctrine de l'hys-

térie. C'est pourtant cet aspect du travail de Freud que connaît essentiellement le public médical (psychiatres compris) ; il serait donc tout à fait possible qu'une critique désobligeante jette une ombre sur les autres mérites scientifiques de Freud. Je voudrais aussi faire remarquer d'emblée que ma réponse ne s'adresse pas à Aschaffenburg en tant que personne, mais à tout ce courant dont les vues et les visées ont trouvé une expression éloquente dans l'exposé d'Aschaffenburg.

- 2 La critique d'Aschaffenburg se limite exclusivement au rôle que joue la sexualité, selon Freud, dans l'apparition des psychonévroses. La critique ne concerne donc nullement la psychologie freudienne, autrement dit la psychologie des rêves, des mots d'esprit et des troubles de la pensée provoqués par des constellations émotionnelles ; elle n'aborde que partiellement la psychologie de la sexualité, des facteurs déterminants pour les symptômes hystériques et pour la méthode de la psychanalyse². Dans tous ces domaines, Freud a des mérites exceptionnels que ne sauraient contester ceux qui n'ont jamais pris la peine de vérifier, au niveau expérimental, ses raisonnements. Quand je parle de « mérites », cela ne veut pas dire que je souscris de manière inconditionnelle à tous les théorèmes de Freud. Mais l'un de ses mérites, et il n'est pas des moindres, est la *formulation de problèmes profondément réfléchis*. Même un adversaire s'opposant à Freud par principe ne peut nier ce mérite.
- 3 Pour ne pas m'étendre inutilement sur le sujet, je laisserai de côté tous les points que la critique d'Aschaffenburg n'aborde pas et je me limiterai à ce qu'il conteste.
- 4 Freud prétend qu'un traumatisme psychosexuel est à la base de *la plupart* des psychonévroses. Cette affirmation est-elle absurde ?
- 5 Aschaffenburg rejoint l'avis désormais communément admis que l'hystérie est une maladie *psychogène*. L'hystérie trouve ses racines dans la psyché. Ce serait porter des chouettes à Athènes³ si l'on voulait faire explicitement remarquer que *la sexualité* est une composante *absolument essentielle* de l'âme, une composante dont nous ne saurions nous représenter ni l'étendue ni l'importance, étant donné l'insuffisance avérée de notre psychologie empirique. Tout ce que nous savons, c'est que la sexualité peut être présente partout. Existe-t-il un autre facteur psychique, une pulsion fondamentale autre que la faim et ses dérivés, qui aurait une importance similaire pour la psychologie humaine ? Je ne saurais en nommer aucun. Il va sans dire qu'une composante de l'âme qui revêt une telle ampleur et une telle importance entraîne un nombre tout aussi considérable de conflits émotionnels et de chocs affectifs ; la vie réelle ne nous apprend pas le contraire. Le point de vue de Freud a donc, dès le départ, un haut degré de probabilité, dans la mesure où, selon lui, l'hystérie découle d'abord de conflits psychosexuels.

- 6 Qu'en est-il maintenant de l'opinion particulière de Freud selon laquelle *toute* hystérie serait réductible à la sexualité ?
- 7 Freud n'a pas étudié toutes les hystéries du monde. Sa théorie se heurte donc aux limites des axiomes empiriques. Le point de vue de Freud ne s'est vu confirmé que dans les cas qu'il a observés et qui représentent donc une fraction infinitésimale de toutes les hystéries. Il n'est pas inconcevable qu'il existe une ou plusieurs formes d'hystérie que Freud n'a jamais observées. Enfin, il est également possible que le matériau dont dispose Freud soit devenu quelque peu réducteur à certains égards si l'on considère la totalité de ses écrits.
- 8 Il est donc permis de modifier sa phrase, certainement avec l'aval de l'auteur, pour qu'elle se lise ainsi : *un grand nombre, pour le moment illimité, de cas d'hystérie sont d'origine sexuelle.*
- 9 Quelqu'un a-t-il prouvé que ce n'est pas le cas ? Par « prouver », j'entends bien sûr que l'on applique la méthode psychanalytique de Freud et que l'on ne se contente pas de s'entretenir avec le patient, pour affirmer ensuite avec certitude que l'on ne peut rien prouver de sexuel. Il est évident que, dès le départ, on ne saurait donner un quelconque crédit à de telles « preuves ». Il faudrait sinon donner raison à quelqu'un qui examine à la loupe une préparation bactérienne et prétend qu'il n'y a pas de bactéries dedans. L'application de la méthode psychanalytique est logiquement une condition *sine qua non*.
- 10 L'objection d'Aschaffenburg selon laquelle toute l'hystérie traumatique ne contiendrait rien de sexuel et relèverait d'autres traumatismes clairement identifiables semble tout à fait pertinente. Mais, d'après les exemples donnés par Aschaffenburg, entre autres la chute d'un pot de fleurs ou la paralysie des cordes vocales, les limites de l'hystérie traumatique sont très vastes. Ainsi, bien des cas d'hystérie sont à classer dans l'hystérie « traumatique », car une petite frayeur produit fréquemment un nouveau symptôme ! Aschaffenburg ne croira quand même pas lui-même que quelqu'un sera assez naïf pour chercher la cause du symptôme dans ce seul petit affect. La conclusion la plus évidente est qu'un tel cas était déjà hystérique bien avant. Si, par exemple, un coup de feu est tiré et déclenche une abasie chez une demoiselle qui passe par là, on pourra tout à fait supposer que le vase qui était plein depuis longtemps a simplement débordé. Pour le prouver, nul besoin généralement de connaissances particulières. Pareil cas, comme tous les autres cas similaires qui sont légion, n'apporte aucune preuve contre Freud.
- 11 Il en va peut-être différemment quand il s'agit de *traumatismes physiques* et d'*hystérie de la retraite*. Là, le traumatisme et l'affect lié à la perspective d'une perte financière se rejoignent, entraînant alors une situation émotionnelle qui rend

pour le moins compréhensible le déclenchement d'une forme spécifique d'hystérie. Il serait possible que la vision de Freud ne s'applique pas ici. Faute d'expériences supplémentaires, je penche en ce sens. Mais si l'on veut être tout à fait juste et totalement scientifique, il faudrait d'abord prouver qu'une constellation sexuelle n'a jamais réellement ouvert la voie à l'hystérie, autrement dit que, dans ces cas-là, la psychanalyse n'apporte rien. Quoi qu'il en soit, l'objection d'une hystérie traumatique prouve au mieux que tous les cas d'hystérie ne sont pas d'origine sexuelle. *Mais cela ne remet pas en question le principe freudien modifié, mentionné plus haut.*

- 12 Pour réfuter ce principe, le seul moyen est d'*appliquer la méthode psychanalytique*. Ceux qui ne l'appliquent pas ne réfuteront jamais Freud, car il faut prouver par la méthode qu'il prône qu'on rencontre dans l'hystérie des éléments tout à fait différents des composantes sexuelles, ou que cette méthode est tout à fait impropre à mettre en lumière un matériau psychique intime.
- 13 Dans ces conditions, Aschaffenburg peut-il apporter la preuve étayant ses critiques ?
- 14 Le critique nous parle bien d'« essais » et d'« expériences », mais il ne dit pas avoir lui-même utilisé la méthode à de nombreuses reprises, et – nota bene – l'appliquer *de manière fiable*. Il cite une série d'exemples assez frappants d'interprétations freudiennes, qui ne manqueront pas de déconcerter toute personne impartiale. Il souligne lui-même l'inadéquation de ces citations sorties de leur contexte ; mais je n'exagérerai pas en insistant particulièrement sur le fait que, surtout en matière de psychologie, c'est le contexte qui prime. Ces interprétations freudiennes sont le résultat d'innombrables expériences et conclusions. Si pareils résultats sont présentés tels quels, sans prémisses psychologiques, personne n'est en mesure de les comprendre.
- 15 Quand Aschaffenburg déclare que ces interprétations sont arbitraires et affirme que d'autres interprétations seraient tout aussi possibles, ou encore que rien ne se cache derrière les faits en question, qu'il prouve alors par ses propres analyses que ces cas et d'autres semblables sont susceptibles d'interprétations totalement différentes. L'affaire serait alors vite réglée et tout le monde lui serait reconnaissant d'avoir clarifié ce point. La même question se pose dans le cas de « l'oubli » freudien et des actions symptomatiques qu'Aschaffenburg relègue dans le domaine du mysticisme. Ces phénomènes sont extrêmement courants ; on les rencontre pour ainsi dire quotidiennement. Ce n'est donc pas trop demander que d'attendre du critique qu'il explique, en s'appuyant sur des exemples pratiques, comment rattacher les phénomènes évoqués à des causes totalement différentes.

Les expériences d'associations lui fournissent à cet effet un abondant matériau. Il ferait ainsi un travail créatif pour lequel on ne le remercierait jamais assez.

- 16 Dès qu'Aschaffenburg répondra à ces exigences, c'est-à-dire dès qu'il publiera des psychanalyses montrant des résultats complètement différents, nous serons disposés à donner du crédit à sa critique, et nous pourrons alors commencer à discuter les théories freudiennes. Mais d'ici là, les critiques demeureront sans fondement.
- 17 Aschaffenburg affirme que la méthode psychanalytique est de l'*autosuggestion*, aussi bien chez le médecin que chez le patient.
- 18 Outre le fait qu'il incombe au critique de prouver sa connaissance approfondie de la méthode, il nous manque également la preuve que cette méthode est basée sur l'*autosuggestion*. Je souligne depuis longtemps dans mes travaux que le test d'association que j'ai mis en place ⁴ donne en principe les mêmes résultats ; j'affirme aussi qu'en réalité la psychanalyse n'est rien d'autre qu'une expérience d'association, ce qu'Aschaffenburg dit d'ailleurs lui-même dans sa critique. L'affirmation selon laquelle je n'aurais fait cette expérience que dans un seul cas est erronée, car elle a déjà été utilisée à de multiples reprises, ce que prouvent les nombreuses mentions qui en sont faites dans mes travaux et dans les travaux de Riklin publiés il y a quelque temps. Aschaffenburg peut à tout moment vérifier au niveau *expérimental* mes affirmations et celles de Freud, dans la mesure où elles coïncident avec les miennes. Cela lui fournira les fondements exacts de la psychanalyse.
- 19 Le fait qu'on puisse utiliser ces expériences pour poser un *diagnostic expérimental basé sur les faits* montre sans peine qu'elles n'ont rien à voir avec l'*autosuggestion* ⁵. Il y a cependant un grand pas à franchir entre le test d'association, qui est déjà assez compliqué, et une psychanalyse complète. Cependant, en étudiant de manière approfondie l'expérience d'association, à la connaissance de laquelle Aschaffenburg lui-même a remarquablement contribué, on peut en tirer d'innombrables conclusions qui seront ensuite des plus utiles pour l'analyse ⁶. (C'est du moins ce qui m'est arrivé.) Ce n'est que lorsqu'on est passé par cette école préparatoire laborieuse et éprouvante que l'on est quelque peu en droit d'examiner la doctrine freudienne en matière d'*autosuggestion*. On se montre alors plus bienveillant et plus raisonnable quand on émet un jugement sur le style assez apodictique de Freud. On comprendra peu à peu qu'il est extrêmement difficile de *décrire* des faits psychologiques aussi subtils et sophistiqués. Un exposé écrit n'est jamais capable de reproduire la réalité de la psychanalyse, même approximativement, et encore moins de la reproduire de manière à ce qu'elle convainque facilement le lecteur. Quand j'ai lu les écrits de Freud pour la première fois, j'ai ressenti la même

chose que tout le monde : je ne pouvais que mettre des points d'interrogation ⁷. C'est exactement ce qui arrivera à quiconque lira pour la première fois la description de mes tests d'association. Heureusement, ceux qui le souhaitent peuvent refaire ces tests, et ils pourront ainsi constater par eux-mêmes ce qu'ils ne croyaient pas auparavant. Ce n'est malheureusement pas le cas pour la psychanalyse, car elle suppose une combinaison inhabituelle de connaissances particulières et de routine psychologique que tout le monde ne possède tout simplement pas, mais qui, jusqu'à un certain point, peut néanmoins être acquise.

20 Tant que nous ne savons pas si Aschaffenburg possède cette expérience pratique, le reproche d'*autosuggestion* n'est pas plus à prendre au sérieux que celui d'*interprétation arbitraire*.

21 Aschaffenburg considère que l'étude des phantasmes sexuels est dans de nombreux cas *immorale*.

22 Cette question est très subtile car, partout où la morale interfère avec la science, on ne peut qu'opposer une croyance à une autre. Abordons tout d'abord le sujet du point de vue de l'utilité : la question se pose ici de savoir si l'éducation sexuelle est en toute circonstance nuisible ou non. Il n'y a pas de réponse générale à cette interrogation, car il est facile de citer autant de cas pour que contre. Ici, seule l'individualité est décisive. Beaucoup de gens supportent certaines vérités, d'autres ne les tolèrent pas. Tout neurologue ⁸ compétent prendra assurément en compte ce paramètre. Le schéma présenté ici est particulièrement répréhensible. Outre le fait que l'éducation sexuelle ne nuit pas le moins du monde à certains patients, il est bien connu qu'un certain nombre d'entre eux n'ont pas besoin qu'on les amène progressivement à aborder le sujet, car ils orientent eux-mêmes l'analyse vers ce point précis. Et il y a, pour finir, des cas (j'en ai rencontré plus d'un) dont on ne vient pas à bout tant qu'on n'étudie pas dans le détail les relations sexuelles, ce qui, dans les cas que je connais, est couronné d'un franc succès. Il me semble donc indubitable que, du moins dans un grand nombre de cas, discuter de questions sexuelles non seulement ne nuit pas, mais est aussi carrément profitable. À l'inverse, je n'hésite pas à admettre que parfois, l'éducation sexuelle fait plus de mal que de bien. C'est l'habileté du médecin qui lui permettra de découvrir si c'est le cas. Il me semble que cela résout le problème moral. Les points de vue moraux « plus nobles » trouvent trop facilement leur origine dans le schéma que l'on veut rejeter ; c'est pourquoi leur utilisation pratique semble *a priori* inopportune.

23 En ce qui concerne l'*effet thérapeutique* de la psychanalyse, peu importe, pour la scientificité de la théorie sur l'hystérie et celle de la méthode analytique, la manière dont la thérapie réussit. Ma conviction personnelle est pour l'instant que

l'analyse freudienne est l'une des thérapies possibles et que, dans certains cas, elle donne plus de résultats que d'autres.

- 24 Pour ce qui est des résultats scientifiques de la psychanalyse, personne ne doit se laisser rebuter par une apparente monstruosité, en particulier par des citations percutantes. Freud commet probablement de nombreuses erreurs humaines, mais cela n'exclut aucunement la possibilité qu'il y ait, caché sous l'enveloppe mouvante, un noyau de vérité dont nous ne sommes pas encore capables d'imaginer suffisamment l'importance. Il est rare qu'une grande vérité ait été révélée sans quelques éléments fantasques. Pensez à Kepler et à Newton !
- 25 Je voudrais pour finir mettre en garde contre le point de vue de Spielmeyer⁹, qu'on ne saurait condamner avec suffisamment de fermeté. Dénigrer comme non scientifiques, non seulement une théorie dont on n'a même pas vérifié les fondements expérimentaux, mais aussi ceux qui prennent la peine de tester et d'évaluer par eux-mêmes, c'est mettre en danger la liberté de la recherche. Que Freud ait tort ou non, il a tout à fait le droit d'être entendu devant le forum de la science. L'équité exige de vérifier les affirmations freudiennes. Se contenter de démolir puis d'oublier n'est pas compatible avec la dignité d'une science impartiale et sans préjugés.
- 26 Je résume :
- Il n'a pas encore été prouvé que la théorie freudienne de l'hystérie soit dans tous les cas une erreur.
- Cette preuve ne peut être logiquement apportée que par ceux qui maîtrisent la méthode psychanalytique.
- Il n'a pas été prouvé que la psychanalyse donne des résultats différents de ceux de Freud.
- Il n'a pas été prouvé que la psychanalyse repose sur des principes erronés et qu'elle ne permet pas de comprendre les symptômes hystériques.

NOTES

1. NDE : G. Aschaffenburg, « Die Beziehungen des sexuellen Lebens zur Entstehung von Nerven- und Geisteskrankheiten » (« Les liens entre la vie sexuelle et l'apparition de maladies nerveuses et mentales »), *Münchener medizinische Wochenschrift. Organ für amtliche und praktische Ärzte*, 53^e année, n° 37, 11 septembre 1906, pp. 1793-1798. Gustav Aschaffenburg (1866-1944), psychiatre allemand, assistant d'Emil Kraepelin à Heidelberg dans les années 1890, travailla, à partir de 1900, à l'hôpital de Halle, avant d'être nommé professeur de psychiatrie à l'université de Köln (1904-1934) et directeur de l'asile de cette ville.

2. NDE : Jung emploie ici le terme de « Psychanalyse », ainsi que le recommandait le bon usage de la langue allemande, et non celui privilégié par Freud de « Psychoanalyse ». Il n'adopta sa version freudienne qu'au retour du voyage qui le mena, avec Freud et Ferenczi, aux États-Unis pour y recevoir un diplôme *honoris causa* de la Clark University en septembre 1909.

3. NDE : Formule d'Aristophane (444-380 av. notre ère) signifiant un lieu commun ou une parole banale. Friedrich Nietzsche avait repris cette formule en intitulant ainsi le 320^e aphorisme d'*Humain trop humain* (1878).

4. Cf. *Diagnostische Assoziationsstudien* (*Études diagnostiques d'association*), non traduit en français.

5. NDE : Voir « Die psychologische Diagnose des Tatbestandes » (1905) (« Le diagnostic psychologique basé sur les faits établis »), in *GW 2*, § 728-792.

6. NDE : Cf. G. Aschaffenburg, « Experimentelle Studien über Associationen », in E. Kraepelin (éd.), *Psychologische Arbeiten I*, Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1896, pp. 209-299. Jung s'y réfère notamment dans ses études diagnostiques d'association (voir *GW 2*).

7. NDE : Jung avait écrit à D. Bezzola, le 23 avril 1907 : « Il faut avant tout savoir que Freud définit la sexualité dans un sens extrêmement large, c'est pourquoi il utilise des expressions sexuelles là où cela ne nous viendrait jamais à l'esprit. J'ai donc décidé de ne plus corriger Freud ni de lui opposer quoi que ce soit ; je laisse simplement de côté ce que je ne comprends pas encore, en l'accompagnant peut-être d'un point d'interrogation. » (Institut für Medizingeschichte, université de Berne).

8. NDE : Jung emploie ici le terme de *Nervenarzt*, littéralement « médecin des nerfs ». En allemand, ce terme fut d'abord synonyme de *Neurolog*, avant que ce dernier ne finisse par le supplanter.

9. *Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, XXIX, 1906, p. 461.

NDE : Référence à la note critique que le neurologue allemand, Walther Spielmeier (1879-1935), avait consacrée en avril au « Fragment d'une analyse d'hystérie » de Freud, considéré comme l'une des premières discussions du cas « Dora », Ida Bauer-Adler (1882-1945, la sœur cadette du leader social-démocrate autrichien, Otto Bauer). Ancien assistant d'Alfred Hoche, Spielmeier venait d'être nommé, sur la suggestion d'Emil Kraepelin, directeur du laboratoire d'anatomie et de la clinique psychiatrique et des maladies nerveuses de Munich.

III

LA THÉORIE FREUDIENNE SUR L'HYSTÉRIE * (1907-1908)

Début mars 1907, Jung se rendit à Vienne pour faire la connaissance de Freud. Leur première rencontre donna lieu à d'intenses échanges. Quelques semaines après son retour, Jung dit avoir « reçu de lui une impression formidable. C'est un homme entièrement scientifique, digne de vénération, et d'un grand génie. Nous sommes encore loin de pouvoir le corriger, car nous savons encore bien trop peu de choses ; je l'ai appris à ma plus grande honte » (lettre à D. Bezzola, 23 avril 1907, Institut für Medizingeschichte, université de Berne). En 1925, Jung se souvenait encore avoir rencontré quelqu'un d'« extraordinairement intelligent, pénétrant, remarquable à tous points de vue », mais avoir aussi commencé à nourrir des doutes sur le bien-fondé de sa théorie sexuelle (Sem AP, pp. 78-80).

En juin, Jung fut profondément déçu de son entretien avec Pierre Janet après que celui-ci eut refusé reconnaître la valeur de ses travaux sur la démence précoce et l'intérêt des théories freudiennes. Malgré tout, Jung semblait encore chercher, à cette époque, à déterminer dans quelle mesure il devait prendre ses distances avec la psychopathologie de langue française pour se rallier pleinement aux conceptions de son nouvel ami viennois. Sa communication au premier Congrès international de neurologie, de psychologie et de l'assistance des aliénés, organisé à Amsterdam du 2 au 7 septembre 1907, dans le cadre d'un symposium sur les « théories modernes sur la genèse de l'hystérie » (réunissant Pierre Janet, Gustav Aschaffenburg et Gebrandus Jelgersma), illustre à certains égards cette indécision. S'il avait promis à Freud d'adopter une « position intransigeante » (F/J, 39 J), son rapport montre en fait qu'il cherchait toujours à concilier les théories françaises avec celles de son nouvel inspirateur viennois. Notons, par ailleurs, que le cas que Jung mobilise dans son rapport n'est autre

* Traduit de l'allemand par Véronique Liard.

que Sabina Spielrein (1885-1942), traitée au Burghölzli entre août 1904 et juillet 1905. Jung avait auparavant soumis à Freud une série d'observations la concernant (F/J, 4 J) afin de connaître son avis (F/J, 5 F). Sur les coulisses de ce Congrès, au cours duquel Jung fit notamment la connaissance d'Otto Gross et d'Ernest Jones, voir les lettres qu'il adressa à Freud au cours de l'année 1907. Voir également le résumé que Jung fit de sa communication dans le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* (II, 1, 1910, p. 364 ; republié in GW 18, § 956).

D'abord paru sans titre dans les actes du Congrès, sous la direction de Gerard Anton Marie van Wayenburg (Amsterdam, J. H. de Bussy, 1908, pp. 272-284), ce texte encore inédit en langue française a ensuite été publié à Berlin dans le *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie* (Revue mensuelle de psychiatrie et de neurologie), XXIII/4, 1908, pp. 310-322, en subissant plusieurs coupes et diverses modifications.

F. S.

*

27 C'est une tâche toujours difficile et ingrate¹ que de présenter un point de vue théorique qui, en aucun endroit, n'a été formulé de manière définitive par l'auteur lui-même. Freud n'a jamais proposé, sur l'hystérie, une doctrine qui serait définie une fois pour toutes ; il a simplement essayé de formuler de loin en loin les résultats théoriques basés, à un moment donné, sur l'expérience qu'il avait acquise jusque-là. Ce que Freud a formulé au niveau théorique ne se veut qu'une hypothèse de travail qui s'appuie toujours sur l'expérience. Il ne peut donc être question à l'heure actuelle d'une théorie freudienne de l'hystérie définitivement établie, mais uniquement d'expériences multiples qui présentent certains traits communs. Puisque nous n'avons pas affaire à quelque chose d'abouti et d'achevé, mais à un processus évolutif, la forme la plus appropriée pour présenter la doctrine de Freud sera probablement celle d'une synthèse historique.

28 Les résultats des expériences de Janet fournissent les conditions théoriques nécessaires à la réflexion en matière de recherche sur la théorie freudienne. La *dissociation psychique* et l'*automatisme psychique inconscient* constituent le point de départ qui permit à Breuer et à Freud de formuler pour la première fois le problème de l'hystérie². La *signification étiologique de l'affect*, que Binswanger³, parmi d'autres, souligne avec tant d'insistance, fut un autre présupposé déterminant. Ces deux conditions préalables, ainsi que les expériences tirées de la théorie

de la suggestion, ont abouti à l'idée, généralement admise aujourd'hui, que l'hystérie est une *névrose psychogène*.

- 29 Les recherches de Freud visent à découvrir par quels moyens et de quelle manière fonctionne le mécanisme qui provoque des symptômes hystériques. Le seul but est de combler minutieusement cette lacune jusqu'ici béante dans la longue chaîne qui va de la cause initiale au symptôme final, une lacune que personne n'a encore été capable de combler jusqu'à présent. Le fait que les affects jouent, du point de vue de l'étiologie, un rôle décisif dans le développement des symptômes hystériques, ce qui est évident pour tout observateur quelque peu attentif, nous permet de comprendre facilement les résultats du premier exposé de Breuer et de Freud en 1893⁴, en particulier la phrase formulée par les deux auteurs, selon laquelle *l'hystérique souffre en grande partie de réminiscences*, c'est-à-dire de complexes de représentation chargés d'affect et soumis à certaines conditions exceptionnelles qui empêchent l'affect initial de perdre en efficacité.
- 30 Breuer qui, dans les années 1880-1882, eut l'occasion d'observer en détail et de traiter en profondeur une hystérique ayant un très haut potentiel intellectuel, en arriva le premier à cette conclusion qu'il n'a esquissée que superficiellement à l'époque. Le tableau clinique était principalement caractérisé par une profonde scission de la conscience, accompagnée de nombreux symptômes physiques d'importance et de constance secondaires. Breuer, qui se laissa guider par la patiente au fil du traitement, observa que, chaque fois qu'elle somnolait, des complexes de réminiscences datant de l'année précédente refaisaient surface. Quand elle était dans cet état, elle vivait de manière hallucinatoire un grand nombre de scènes qui avaient eu pour elle une portée traumatisante. De plus, il constata clairement et indéniablement que la reviviscence et la narration des moments traumatiques avaient un effet thérapeutique manifeste, dans la mesure où elles soulageaient la patiente et amélioraient son état. Quand il interrompait le traitement, une aggravation considérable survenait peu de temps après. Afin d'augmenter et d'accélérer l'effet de ce traitement, Breuer induisit, en complément de la somnolence spontanée, une somnolence artificielle, suggestive, où d'autres matériaux furent « abrégés ». De cette façon, il réussit à améliorer notablement l'état de la malade. Freud, qui reconnut immédiatement l'importance exceptionnelle de ces observations, fournit ensuite une série d'expériences congruentes supplémentaires. Ces matériaux furent consignés dans les *Études sur l'hystérie* (1895) publiées par Breuer et Freud.
- 31 C'est sur cette base que Breuer et Freud fondèrent conjointement leurs premiers postulats théoriques. Les auteurs partent de la symptomatologie de l'affect chez une personne normale. L'excitation produite par l'affect est convertie en une série

d'innervations corporelles qui réduisent son effet, équilibrant ainsi le « tonus des centres nerveux ». De cette manière, l'affect est abrégé. C'est différent pour l'hystérie. Nous y voyons l'expérience traumatisante suivie – pour reprendre l'expression d'Oppenheim⁵ – d'une « manifestation anormale de l'émotion ». L'excitation intracérébrale n'est pas évacuée directement et naturellement, mais crée des symptômes pathologiques ; certains sont nouveaux, d'autres, plus anciens, resurgissent massivement. L'excitation se traduit ainsi par *des innervations anormales* que les auteurs nomment « conversion de la somme d'excitation ». Ainsi, l'affect ne peut pas s'exprimer normalement, il n'y a pas de décharge normale dans une innervation adéquate ; il n'est pas abrégé, mais reste « coincé ». Les symptômes hystériques, qui doivent leur existence à ce processus, peuvent donc être compris comme des *phénomènes de rétention*.

32 Ce qui a été dit jusqu'à présent résume les faits constatés en observant les patients, mais la question importante de savoir pourquoi, chez l'individu hystérique, l'affect est coincé et converti, demeure sans réponse ; Freud s'est spécialement intéressé à cette question. Dans son ouvrage *Les Psychonévroses de défense*, publié en 1894⁶, Freud tente d'analyser plus en détail les conséquences psychologiques de l'affect. Il identifie en particulier deux groupes de névroses psychogènes qui diffèrent fondamentalement ; dans l'un des groupes, l'affect « pathogène » est converti en innervations corporelles, mais dans l'autre, l'affect se reporte sur un autre complexe de représentations. Le premier groupe correspond à l'*hystérie classique*, le second à la *névrose obsessionnelle*. Freud suppose que la raison pour laquelle l'affect est coincé, converti ou transposé, est que *le complexe traumatique de représentations est incompatible avec le contenu normal de la conscience*. Dans de nombreux cas, il a pu prouver directement que le patient avait pris conscience de cette incompatibilité, ce qui a entraîné un *refoulement* actif du contenu inconciliable. Le patient ne voulait rien savoir de ce qui se jouait et traitait le complexe critique comme s'il était « non arrivé^{*} ». Il en résulta un évitement ou un « refoulement » systématique du point sensible, ce qui empêcha l'affect d'être abrégé.

33 Le fait que l'affect se retrouve coincé n'est donc pas dû à ce qu'on qualifie de disposition particulière, un concept assez vague, mais correspond à un *motif reconnaissable*.

34 Résumons ce qui a été dit jusqu'à présent. Jusqu'en 1895, les recherches de Breuer et de Freud donnent les résultats suivants : les symptômes psychogènes proviennent de complexes de représentations accentués par l'affect traumatique :

* NDT : en français dans le texte.

1. en convertissant l'excitation en innervations corporelles anormales ;
2. en reportant l'affect sur des complexes de représentations plus neutres.

35 La raison pour laquelle l'affect traumatique n'est pas abrégé normalement et perdue est que son contenu est incompatible avec le reste de la personnalité et doit être refoulé.

36 Le contenu de l'affect traumatique fut dorénavant au centre des recherches freudiennes. Dans les études de Breuer et de Freud ⁷, et en particulier dans *Les Psychonévroses de défense*, Freud soulignait déjà la nature sexuelle de l'affect initial ; par contre, le premier tableau clinique décrit par Breuer éludait le moment sexuel d'une manière pour ainsi dire frappante, alors que, dans son ensemble, le tableau clinique contient non seulement de nombreuses allusions d'ordre sexuel, mais devient également compréhensible et cohérent pour le spécialiste quand la sexualité est prise en compte. Sur la base de treize analyses minutieuses, Freud croit pouvoir affirmer que l'étiologie spécifique de l'hystérie réside dans des traumatismes sexuels remontant à la petite enfance et que le traumatisme est forcément dû à une « irritation réelle des organes génitaux ». Au début, le traumatisme n'a qu'un effet préparatoire, ; il opère réellement au moment de la puberté, lorsque la trace d'un souvenir ancien est ravivée par l'éveil de sentiments liés à la sexualité. De cette façon, Freud tente de remplacer le concept indéterminé de disposition spécifique par des événements concrets bien déterminés remontant à la période prépubère. À cette époque, il n'attachait pas trop d'importance à une disposition *innée* encore plus ancienne.

37 Même si les études de Breuer et Freud bénéficiaient d'un accueil assez favorable, elles ne faisaient pas encore partie, malgré ce qu'affirmait Raimann ⁸, du fond commun à la science, et *cette* doctrine de Freud *en particulier* était globalement contestée. Ce n'était pas tant la fréquence des traumatismes sexuels dans l'enfance qu'on pouvait mettre en doute, que leur importance essentiellement pathogène pour les enfants normaux. Freud n'a certainement pas inventé de toutes pièces cette vision des choses ; il a formulé certaines expériences qui se sont imposées à lui au fil des analyses. Il a d'abord trouvé des traces de souvenirs de scènes infantiles d'ordre sexuel, qui, dans de nombreux cas, étaient très certainement liées à des événements réels. Il constata également que, bien que les traumatismes de l'enfance n'aient pas d'effet spécifique, ils s'avéraient déterminants dans le déclenchement de symptômes hystériques après la puberté. Freud s'est donc vu contraint de reconnaître que le traumatisme était réel. À mon avis, il l'a fait parce qu'il était encore sous l'emprise de son point de vue initial, à savoir que l'hystérique souffre de réminiscences, d'où la nécessité d'en rechercher la cause et le moment déclencheur dans le passé. Un

tel bouleversement des données étiologiques, on le comprendra facilement, ne pouvait que susciter des objections, surtout de la part de connaisseurs expérimentés en matière d'hystérie, car le praticien est habitué à chercher les déclencheurs de la névrose hystérique beaucoup plus dans le présent que dans le passé.

38 Cette formulation du point de vue théorique datant de 1896 ne fut pour Freud qu'une étape qu'il a maintenant surmontée. La découverte des déterminants sexuels dans le tableau clinique de l'hystérie lui a fourni le point de départ de recherches approfondies dans le domaine de la psychologie sexuelle en général. De la même manière, le problème de la détermination des épisodes associés a orienté son activité de recherche vers la psychologie des rêves. Ainsi, en 1900, il publia son ouvrage princeps sur les rêves, un texte extrêmement important pour l'avancement de sa théorie et de sa technique. Quiconque ne connaît pas parfaitement *L'Interprétation du rêve* de Freud ne sera pas capable de comprendre, ne serait-ce qu'approximativement, les points de vue qu'il a récemment développés. Dans *L'Interprétation du rêve*, nous trouvons les principes à la fois de la théorie et de la technique freudiennes. Pour comprendre les vues actuelles de Freud et pour vérifier ses résultats, la connaissance de sa technique est indispensable, ce qui nécessite que j'aborde maintenant dans le détail ce qu'est la psychanalyse.

39 Partant des symptômes, la *méthode* cathartique initiale visait à accéder à l'affect traumatique sous-jacent. De cette façon, l'affect, privé de son pouvoir traumatique, était ramené à la conscience et abrégé normalement. Cette méthode ne réussissait pas sans une certaine insistance suggestive ; le médecin dirigeait et le patient était essentiellement passif. Outre ces inconvénients, on observa peu à peu une recrudescence du nombre de cas dans lesquels il n'y avait absolument pas de traumatismes réels ; tous les conflits émotionnels semblaient provenir exclusivement d'une activité morbide de l'imagination. Dans ces cas-là, la méthode s'avérait insatisfaisante.

40 Suite aux développements de Freud en 1904⁹, plusieurs choses ont changé dans cette méthode. Tout ce qui était suggestif a disparu. Les patients ne sont plus guidés par le médecin ; on accorde beaucoup de place à leurs idées spontanées, de sorte que ce sont en fait les patients qui conduisent l'analyse. Freud se contente de prendre note et d'attirer de temps en temps l'attention du patient sur les liens qui se créent. Si l'interprétation est incorrecte, il n'est pas possible de l'imposer au patient ; si elle est correcte, le succès retentissant est immédiatement visible, puisqu'il se voit très clairement dans le comportement du patient.

41 La méthode psychanalytique actuelle de Freud est beaucoup plus compliquée et aussi beaucoup plus intrusive que la méthode cathartique initiale. La méthode

psychanalytique a pour but d'amener à la conscience du patient toutes les fausses associations émanant du complexe et, par suite, de les dissoudre, afin que le patient obtienne progressivement une compréhension complète de son tableau clinique et donc un point de vue objectif par rapport à ses complexes. La méthode pourrait donc aussi être qualifiée d'*éducative*, dans la mesure où elle modifie globalement la manière de penser et de ressentir du patient, dont la personnalité se libère progressivement de la contrainte des complexes et acquiert une position indépendante par rapport à eux. À cet égard, la nouvelle méthode freudienne présente une certaine similitude avec la méthode éducative de Dubois ¹⁰, dont les succès indubitables sont essentiellement dus au fait que le point de vue du patient sur ses complexes est modifié par les explications données ¹¹.

42 Les fondements théoriques de la méthode psychanalytique, entièrement issue de l'empirisme pratique, sont encore profondément obscurs. Grâce à mes tests d'association, je crois avoir permis d'en appliquer certains principes au niveau expérimental, ce qui, néanmoins, ne résout pas encore toutes les difficultés théoriques. Voici ce qui présente selon moi la principale difficulté : si l'association libre requise pour l'analyse conduit au complexe, Freud suppose logiquement que ce complexe est associé au point initial. Il faut opposer à cette hypothèse qu'il n'est pas très difficile d'établir un lien entre un concombre et un éléphant ¹². Ce faisant, on oublie que seul le point de départ de l'analyse est donné, mais pas le but, et que, par ailleurs, l'état conscient n'est *pas une pensée dirigée, mais une attention flottante*. On peut objecter à cela que le *complexe* est la cible, et que le complexe, parce qu'il met naturellement l'accent sur l'affect, a fortement tendance à resurgir, de sorte qu'il « remonte » spontanément et semble ensuite n'être associé que par hasard au point initial.

43 Certes, ce cas est théoriquement concevable ; pourtant, dans la pratique, la situation est généralement différente. Le complexe ne remonte pas librement, il est verrouillé par d'intenses résistances. Par contre, au premier abord, on voit souvent apparaître par association des maillons intermédiaires tout à fait incompréhensibles que ni le médecin ni le patient ne relie d'une quelconque manière au complexe. Cependant, lorsqu'on dispose de toute la série menant jusqu'au complexe, la signification de chaque maillon de la chaîne est souvent d'une netteté stupéfiante, de sorte que l'interprétation en devient totalement superflue. Quiconque dispose de suffisamment d'expérience pratique en matière d'analyse peut, au niveau empirique, se convaincre invariablement que, dans ces conditions, ce n'est jamais n'importe quoi qui se reproduit, mais qu'il s'agit toujours de quelque chose qui, *a priori*, n'est pas toujours clairement en lien avec le complexe. Il faut s'habituer à l'idée que, même dans ces séries d'idées spontanées, le hasard est absolument exclu. Si,

dans une série d'idées spontanées, un lien est établi par association, c'est-à-dire si le complexe trouvé est relié par le biais d'associations à la représentation initiale, cela signifie que ce lien existait déjà auparavant ; autrement dit, la représentation que nous avons prise comme point de départ était déjà constellée par le complexe. On en déduira facilement qu'il est justifié de considérer la représentation initiale comme un signe annonciateur ou un symbole du complexe.

- 44 Ce point de vue est en accord avec des conceptions psychologiques déjà connues : *chaque moment psychologique n'est rien d'autre que le résultat de tous les événements psychologiques précédents*. Parmi ceux-ci, ce sont les expériences affectives qui prédominent, c'est-à-dire les complexes ; ils ont donc aussi la plus grande force constellante. Si nous considérons n'importe quelle petite partie du présent psychologique, nous verrons qu'elle contient logiquement tous les événements individuels antérieurs, parmi lesquels les événements affectifs se trouveront au premier plan, et ce, en fonction de leur actualité. Cela vaut pour chaque particule de la psyché. Il est donc potentiellement possible de reconstituer les constellations à partir de chaque particule : c'est ce que vise la méthode freudienne. Au cours de ce travail, on finira, selon toute probabilité, par rencontrer les constellations affectives les plus plausibles, et on n'en trouvera pas seulement une, mais beaucoup, un très grand nombre même, toujours en fonction de leur force constellante. C'est ce que Freud a appelé la *surdétermination*.
- 45 Le principe de la psychanalyse s'inscrit donc dans les limites des découvertes psychologiques connues. La méthode ¹³ est certes extrêmement difficile, mais elle peut être apprise ¹⁴ ; comme le souligne à juste titre Löwenfeld, il faut cependant plusieurs années de pratique intensive avant de pouvoir l'appliquer en toute sécurité. Rien que pour cette raison, toute critique hâtive des résultats de la recherche freudienne est à proscrire. De même, on se défendra d'utiliser cette méthode pour la thérapie de masse dans les hôpitaux. Ce qu'elle apporte en tant qu'instrument scientifique ne peut être jugé que par ceux qui l'appliquent eux-mêmes.
- 46 Freud a d'abord utilisé sa méthode pour étudier les rêves, et ce faisant, il l'a affinée et perfectionnée. C'est alors, semble-t-il, que sont apparus tous ces liens surprenants, établis par association, qui jouent également un rôle si important dans les névroses. Parmi ceux-ci, je mentionnerai le résultat le plus marquant : la reconnaissance du rôle significatif joué par les complexes émotionnels dans les rêves, et la façon dont ils s'expriment symboliquement. *L'expression verbale*, une des composantes essentielles de notre pensée, est ici d'une grande importance, car le *double sens langagier* est l'une des passerelles favorites permettant de déplacer l'affect et de l'exprimer d'une manière impropre. Je mentionne ces points

parce qu'ils sont d'une importance fondamentale pour la psychologie des névroses. Pour ceux qui font pour ainsi dire chaque jour cette expérience, même chez les gens normaux, les interprétations rapportées dans *Fragment d'une analyse d'hystérie*, qui semblent souvent étranges, ne contiennent plus rien d'inattendu ; elles font tout simplement partie des expériences quotidiennes. Je dois malheureusement renoncer à décrire *in extenso* les résultats des recherches abordés ici ; je dois me borner à simplement les évoquer, car ils constituent la propédeutique pour la manière dont Freud conçoit actuellement les tableaux cliniques de l'hystérie. Je considère, sur la base de ma propre expérience, qu'il est impossible de comprendre suffisamment le sens des *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, ainsi que le *Fragment d'une analyse d'hystérie*, sans connaître exactement *L'Interprétation du rêve* ¹⁵.

47 [La « connaissance exacte » ne fait naturellement pas référence à la médiocre critique philologique textuelle que de nombreux auteurs infligent à *L'Interprétation du rêve*, mais à une application patiente des principes freudiens à des événements psychiques. C'est là le cœur du problème. L'accusation et la défense mènent un dialogue de sourds tant que la discussion demeure théorique. *Actuellement, la vision freudienne ne permet pas encore d'établir des théories universellement valables*. Pour le moment, la seule question est de savoir si les liens par association, que Freud revendique, existent ou non. Dire oui d'un côté et non de l'autre ne nous sert à rien : abordons les choses sans préjugés en observant attentivement les règles énoncées par Freud. Ne nous laissons pas décourager par la référence à la sexualité car, en règle générale, on tombe d'abord sur beaucoup d'autres choses extrêmement intéressantes qui, dans un premier temps, ne présentent aucun lien avec la sexualité. Un exercice anodin, mais extrêmement instructif, est d'analyser par exemple les constellations d'une association complexe obtenue expérimentalement. À partir de ces éléments tout à fait quelconques, il est possible d'étudier sans grande difficulté de nombreux phénomènes freudiens. Les analyses de rêves et d'hystéries sont beaucoup plus difficiles et donc moins adaptées au débutant. Sans connaissance des raisons initiales, les récentes théories de Freud sont totalement incompréhensibles et, comme on peut s'y attendre, elles demeurent jusqu'à présent mal comprises.]

48 C'est donc avec beaucoup d'hésitation que je vais tenter de présenter le développement ultérieur des vues freudiennes. Ma tâche est d'autant plus difficile que nous n'avons, en fait, que deux monuments littéraires nous exposant les idées de Freud les plus récentes. Il s'agit, d'une part, des *Trois Essais sur la théorie sexuelle* et, d'autre part, du *Fragment d'une analyse d'hystérie*. Personne n'a encore tenté

de présenter et de justifier systématiquement les points de vue les plus récents. Essayons d'abord d'examiner de plus près le raisonnement des *Trois Essais*.

- 49 Ces traités sont extrêmement difficiles à comprendre, pas seulement pour celui qui n'est pas familier de la pensée freudienne, mais même pour celui qui a déjà travaillé dans ce domaine particulier. Il faut surtout tenir compte du fait que le concept freudien de sexualité est immensément large. Il englobe non seulement la sexualité normale que nous connaissons, mais aussi toutes les perversions, et il s'étend jusque dans le domaine des dérivés psychosexuels. Ainsi, lorsque Freud parle de sexualité, il ne faut pas entendre par là uniquement la pulsion sexuelle¹⁶. Un autre concept, que Freud utilise dans un sens très large, est la *libido*. Le terme, qui vient à l'origine de *libido sexualis*, désigne tout d'abord la composante sexuelle de la vie psychique, en tant qu'elle est volitive, mais aussi tout désir passionné qui dépasse le niveau habituel.
- 50 Pour Freud, la *sexualité infantile* est un faisceau d'utilisations ou d'« investissements » potentiels de la libido. Un but sexuel normal n'existe pas encore, car les organes sexuels ne sont pas encore développés. Cependant, les mécanismes psychologiques sont déjà prêts. La « libido » est répartie entre toutes les activités sexuelles possibles, donc aussi entre toutes les perversités, c'est-à-dire entre toutes les déviations sexuelles qui, lorsqu'elles n'évoluent pas, se transformeront par la suite en véritables perversions. Le développement progressif de l'enfant élimine peu à peu l'investissement libidinal dans des tendances perverses et se concentre sur le développement d'une sexualité considérée comme normale. Les investissements libidinaux libérés au cours de ce processus sont utilisés comme force motrice pour ce qu'on appelle des sublimations, qui font partie des fonctions intellectuelles supérieures. Pendant ou après la puberté, la personne normale s'empare du but sexuel objectif qui met fin au développement de la sexualité.
- 51 Selon Freud, ce qui caractérise l'*hystérie*, c'est que le développement sexuel infantile se déroule dans des conditions plus compliquées, dans la mesure où les investissements libidinaux pervers évoluent beaucoup plus difficilement que chez les individus normaux et persistent donc plus longtemps. Quand, par la suite, la personnalité morbide est confrontée à des exigences sexuelles réelles, sous quelque forme que ce soit, son développement inhibé fait qu'elle n'est pas en mesure de satisfaire de manière appropriée aux exigences faisant appel à une sexualité qui n'y a pas été préparée ; car, comme le dit Freud, l'individu qui est prédisposé à l'hystérie apporte « une part de refoulement sexuel datant de sa jeunesse ». Au lieu que l'excitation sexuelle, au sens le plus large, se produise dans la sphère sexuelle normale, elle est refoulée et provoque une réactivation de l'activité sexuelle infan-

tile originelle, qui s'exprime principalement dans l'activité fantasmatique, caractéristique de l'hystérie. Les fantasmes suivent la ligne tracée par la nature particulière de l'activité sexuelle infantile. On sait que l'imagination de l'hystérique est excessive ; pour maintenir à peu près l'équilibre psychique, des mécanismes d'inhibition équivalents ou, comme le dit Freud, des *résistances* sont nécessaires. Si les fantasmes sont de nature sexuelle, les résistances correspondantes sont principalement la honte et le dégoût. En vertu de leur convergence normale avec des phénomènes liés au corps, ces états affectifs génèrent des symptômes corporels.

52 Je crois qu'un exemple concret issu de mon expérience illustrera mieux le sens de la théorie freudienne que les formulations théoriques qui sont toutes extrêmement difficiles vu la complexité du sujet.

53 Il s'agit d'un cas d'hystérie psychotique ¹⁷ chez une jeune femme intelligente de vingt ans *. Les premiers symptômes survinrent quand elle avait entre trois et quatre ans ¹⁸. [À l'époque, la patiente commença à retenir ses selles jusqu'à ce que la douleur l'oblige à déféquer. Peu à peu, elle mit en place la procédure suivante censée l'aider : elle s'accroupissait, s'asseyait sur le talon d'un de ses pieds, et essayait de déféquer dans cette position en appuyant son talon contre l'anus. La patiente a continué cette pratique perverse jusqu'à sa septième année. Freud a qualifié cette perversion infantile d'*érotisme anal*.]

54 Quand elle eut sept ans, la perversion cessa et fit place à l'onanisme ¹⁹. À cet âge, lorsqu'un jour son père lui donna la fessée sur son postérieur nu, elle ressentit clairement une excitation sexuelle. Par la suite, voir son père punir son jeune frère de la même manière l'excitait aussi sexuellement. Peu à peu, elle développa également un comportement manifestement négatif envers le père.

55 À l'âge de treize ans ²⁰, la puberté commença. À partir de là, des fantasmes obsédants d'un genre assez pervers apparurent. Ces fantasmes avaient un caractère compulsif : elle ne pouvait jamais s'asseoir à table sans devoir, pendant qu'elle mangeait, imaginer qu'elle déféquait ; elle ne pouvait pas non plus regarder quelqu'un manger, surtout son père, sans y penser. Elle ne pouvait plus regarder en particulier les mains de son père sans être excitée sexuellement ; pour la même raison, elle ne pouvait plus toucher la main droite de son père. Peu à peu, en présence d'autres personnes, il lui devint totalement impossible de manger sans être forcée de rire et de les conspuer constamment, car ces fantasmes de défécation avaient fini par s'étendre à toutes les personnes de son entourage. Quand la patiente subissait un léger châtement corporel ou quand elle était même juste répri-

* NDE : La patiente mentionnée ici par Jung est Sabina Spielrein.